Grandes figures historiques dans les lettres et les arts
ISSN : 2261-0871
Éditeur : Université de Lille

14 | 2025
Figures révolutionnaires et combats d'arrière-garde

Figurer l'histoire sociale par l'animal : Toussenel et Michelet après 1848

Myriam Roman

https://www.peren-revues.fr/figures-historiques/602

DOI : 10.54563/gfhla.602

Référence électronique
Myriam Roman, « Figurer l'histoire sociale par l'animal : Toussenel et Michelet après 1848 », *Grandes figures historiques dans les lettres et les arts* [En ligne], 14 | 2025, mis en ligne le 02 juin 2025, consulté le 26 février 2026. URL : https://www.peren-revues.fr/figures-historiques/602

Droits d'auteur
CC-BY-NC

Figurer l'histoire sociale par l'animal : Toussenel et Michelet après 1848

Myriam Roman

PLAN

Dans le sillage de Buffon
Toussenel analogiste
Michelet face à Toussenel

TEXTE

1 De Balzac, dans l'Avant-propos de *La Comédie Humaine*, à Zola (le sous-titre des Rougon-Macquart annonce « l'*histoire naturelle* et sociale d'une famille sous le Second Empire »), l'histoire naturelle au XIX^e^ siècle constitue l'une des références de l'écriture de l'Histoire, en particulier quand elle se veut histoire des mœurs et encyclopédie des temps récents sinon tout à fait présents (Balzac décrit la Restauration depuis la Monarchie de Juillet ; Zola, le Second Empire depuis la Troisième République). Elle sert d'autorité fondatrice au genre romanesque, genre moderne, absent des poétiques classiques, et de garantie de sérieux, quand la littérature se veut un outil de connaissance et non un simple divertissement. Elle propose des méthodes que le romancier prétend pouvoir transposer en littérature : la distinction d'« espèces » ou encore le déterminisme du milieu. Certains principes scientifiques sont détournés en principes de composition poétique – ainsi, le détail qui donne l'ensemble (Cuvier), ou l'expérimentation du savant positiviste (Claude Bernard) devenant un modèle pour la fabrique du personnage. Il est vrai que, dans ce dernier exemple, *Le Roman expérimental* sort du champ de l'histoire naturelle pour rejoindre celui de la physiologie.

2 Ce croisement de deux champs disciplinaires, l'histoire et l'histoire naturelle, traduit une interrogation fondamentale sur la place respective de la nature et de la société, ou encore de l'animalité et de l'humanité. Dans quelle mesure le social hérite-t-il de la nature ou s'oppose-t-il à elle ? Que retrouve-t-on de « naturel » dans la

société ? Si les sciences naturelles peuvent devenir une caution pour le romancier réaliste, c'est que la question de l'animalité de l'homme se pose – et celle, réciproque, de l'humanité de l'animal – et que le XIX[e] hérite bien en cela de l'interrogation des philosophes du XVIII[e] siècle[2]. C'est peut-être aussi qu'il n'est pas si facile d'opposer un état de nature et un état social. Tandis que les sociétés humaines peuvent régresser à l'état de nature (*homo homini lupus*), les histoires naturelles montrent que les animaux aussi connaissent des organisations sociales.

3 C'est à certains textes d'histoire naturelle que nous voudrions nous intéresser, pour y étudier ce qui peut apparaître comme l'autre versant de la présence de l'histoire naturelle dans le roman réaliste, à savoir une représentation de la société humaine, de son histoire et des organisations politiques. Deux auteurs et quatre ouvrages retiendront plus particulièrement notre attention : *L'Esprit des bêtes* (1847) et *Le Monde des oiseaux* (1853-1855) du fouriériste Alphonse Toussenel, qui connurent un grand succès de librairie en leur temps et furent constamment réédités, dans des éditions revues et augmentées ou illustrées, chez Hetzel[3] ; enfin, *L'Oiseau* (1856) et *L'Insecte* (1857) de Jules Michelet. Dans le contexte particulier de l'après-1848 étudié par Dolf Œhler[4], de la fin de l'espoir d'une république sociale et de l'instauration d'un régime autoritaire avec le Second Empire, l'histoire naturelle porte un discours indirect sur l'Histoire et se fait le refuge de la politique censurée.

Dans le sillage de Buffon

4 Placée sous le patronage de Buffon, l'histoire naturelle comme genre est fondée sur une alternance de monographies consacrées à un animal particulier et de discours d'ordre général et philosophique sur l'homme, sur les « variétés de l'espèce humaine », sur les passions, sur les « époques de la nature », sur le style, etc. L'*Histoire naturelle* de Buffon, inachevée mais en 36 volumes tout de même, est l'œuvre d'une vie et le pendant de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Les ouvrages de Toussenel et de Michelet se définissent comme de « petits » livres, parce qu'ils sont liés à un phénomène de librairie et à une demande d'ouvrages de vulgarisation ; ils conservent toutefois la dimension totalisatrice de l'histoire naturelle de Buffon et ne se

limitent pas à des portraits animaliers. *L'Esprit des bêtes* est précédé d'un long « Discours », qui s'intitule, dans l'édition de 1858, « Sur l'analogie universelle, l'origine des choses et le reste »[5]. Tout le premier chapitre du *Monde des oiseaux* est une théorie générale sur l'oiseau ; les ouvrages d'histoire naturelle de Michelet se veulent un discours sur la vie, une interrogation sur la nature comme mère universelle, sur l'aspiration au mouvement, sur la leçon naturelle d'une continuité de la vie par-delà la mort, etc. De ce point de vue, les « histoires naturelles » de Jules Renard, au tournant du siècle suivant (1896 pour la première édition), montrent une disparition de la dimension encyclopédique et scientifique de l'histoire naturelle : elles sont constituées d'une succession de fragments descriptifs qui appartiennent au genre bref et se rapprochent du poème en prose ; Renard ne s'en cache pas, d'où le pluriel du titre[6].

5 Le rapport de Toussenel et de Michelet à Buffon est complexe ; Toussenel, qui érige sans cesse Buffon en contre-modèle, le rejoint pourtant sans le dire sur un certain nombre de points ; Michelet réhabilite Buffon dans *L'Oiseau* mais le critique dans *L'Insecte*. On remarquera néanmoins deux points de différence majeurs entre le célèbre naturaliste des Lumières et nos écrivains du XIX^{e} siècle.

6 Contre l'« idéologie » cartésienne des animaux-machines[7], particulièrement sensible dans le cas des abeilles dont les prétendues sociétés, pour Buffon, qui s'oppose à Réaumur, ne résultent que d'« arrangements mécaniques, automatiques »[8], Michelet défend l'idée d'une intelligence animale. Racontant comment, sous le règne de Louis XVI, l'introduction fortuite du Sphinx Atropos conduisit les abeilles à inventer des moyens pour empêcher ce papillon de nuit de pénétrer dans la ruche, Michelet présente l'épisode comme « le coup d'État des bêtes, la révolution des insectes [...] contre ceux qui niaient leur intelligence »[9]. Michelet parle de révolution dans la conception des abeilles et la présente comme concomitante de la Révolution américaine ; ce faisant, il partage en quelque sorte l'histoire des sciences naturelles en un Ancien Régime et en un Nouveau Régime : « C'était vers le temps de la Révolution américaine, peu avant la Révolution française. »[10] Ainsi se trouve introduite l'anecdote. Le « coup d'état » des abeilles peut également être lu comme la réponse – et la résistance – au coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte. Quant à Toussenel, le titre même de son premier ouvrage naturaliste,

l'« Esprit » des bêtes, dit assez qu'il se situe dans la veine anticartésienne représentée par le célèbre *Discours à Madame de La Sablière* de La Fontaine, à la fin du livre IX des *Fables* : les animaux, qui montrent des facultés d'adaptation et d'improvisation, ne peuvent être réduits à des machines.

7 L'histoire naturelle de Toussenel et de Michelet postulera et prouvera donc l'intelligence des bêtes ; leurs animaux, doués de raison, se présentent alors – seconde différence avec Buffon – comme des vecteurs privilégiés d'une représentation de la société, voire d'une mise en scène des bouleversements politiques et sociaux les plus contemporains. Les histoires naturelles de Michelet et de Toussenel appartiennent en effet à la littérature d'après 1848. L'allusion politique intervient là où on ne l'attend pas, dans une étude de la nature, dans un « petit » ouvrage de vulgarisation, voire de loisirs avant l'heure. Elles trahissent aussi le refoulement plus inconscient de l'épisode traumatique de juin, comme l'a montré Dolf Œhler[11]. Le premier aspect de la portée politico-sociale de ces textes réside dans les allusions qu'on peut y trouver aux événements historiques récents, Michelet et Toussenel étant tous deux opposés à Louis-Napoléon Bonaparte. Dans la troisième édition de *L'Esprit des bêtes*, l'âne est ainsi le « porte-bât du régime actuel, [le] paysan aux longues oreilles, qui vot[e] pour Montal… »[12] Dolf Œhler a consacré un chapitre au « jeu de camouflage » auquel Toussenel se livre dans *Le Monde des oiseaux*[13] : il n'est pas difficile de comprendre qu'il s'agit de Montalembert. Conséquence du suffrage universel en 1848, l'importance quantitative de la population rurale donne aux paysans un rôle majeur dans le choix des représentants de la nation. Montalembert, partisan de la liberté religieuse et de la liberté de l'enseignement, fut élu en février 1848 à l'assemblée constituante et siégea avec la droite. Il se rallia à Louis-Napoléon Bonaparte et fit partie du Corps législatif jusqu'en 1857. La déclaration liminaire de Michelet dans *L'Oiseau* prend de la même manière des résonances particulières dans le contexte du rétablissement de l'Empire : « Donc, l'aigle est détrôné ici, le rossignol intronisé. »[14] Au célèbre emblème repris par Napoléon, il substituera le symbole du poète romantique souffrant et captif. Paule Petitier a montré comment dans le chapitre XXI de *L'Insecte*, l'épisode de « la guerre civile » entre les grosses fourmis charpentières, au corselet rouge, et les petites fourmis noires,

pouvait être lu comme une « représentatio[n] décalé[e] » de juin 1848 : on quitte en effet le domaine de l'allusion – aucune correspondance exacte entre les deux peuples de fourmis et les camps en présence en 1848 – au profit d'une représentation autant réflexive (sur la tyrannie) que fantasmatique (horreur de la répression, expression d'un sentiment personnel de culpabilité en raison de l'échec des républicains, qui n'ont pas réussi à instaurer une république durable)[15].

8 Mais la portée socio-politique de ces textes ne se limite pas aux événements de la Seconde République et du Second Empire ; plus largement, les histoires naturelles de Toussenel et de Michelet jouent le jeu d'un parallèle entre l'animal et l'homme en société. Nous voudrions étudier le rapport à l'animal qui se trouve alors engagé, en réalité très différent de Toussenel à Michelet, d'une histoire naturelle qui identifie des types sociaux et tend vers l'allégorie à une interrogation plus troublante sur l'humanité et la sociabilité parallèles des bêtes.

Toussenel analogiste

9 Quelques mots s'imposent pour présenter un auteur qui, s'il n'est pas complètement tombé dans l'oubli, peut-être en partie grâce à Michelet, n'intéresse plus guère que quelques chercheurs désireux de faire revivre une époque. Disciple de Fourier[16], Alphonse Toussenel (1803-1885) est rédacteur en chef du journal *La Paix* en 1837, puis commissaire civil en Algérie en 1841. De retour à Paris en 1842, il prend part à la fondation de *La Démocratie pacifique*, organe du système phalanstérien, dont il est, selon Larousse dans son *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, un collaborateur « assidu ». Il épouse la cause de la république en 1848, fait partie de la commission du travail instituée au Palais du Luxembourg et fonde en 1849 un nouveau journal, *Le Travail affranchi*. Après l'échec de la Seconde République, contraint de renoncer à la politique militante et au journalisme, il se tourne alors presque exclusivement vers des travaux sur les animaux et sur la chasse : *L'Esprit des bêtes*, *vénerie française et zoologie passionnelle* (1847 pour la première édition, plusieurs fois réédité) est présenté par Pierre Larousse comme son « chef-d'œuvre » ; dans son introduction de *L'Oiseau*, Michelet rend hommage à « l'aimable et original auteur du *Monde des Oiseaux*, qu'on

aurait dès longtemps proclamé l'un des plus solides naturalistes s'il n'était le plus amusant. »[17] Le livre de Toussenel sur les oiseaux est l'une des lectures d'Athénaïs et l'une des sources de Michelet. Il semble d'ailleurs que les deux hommes se soient connus : dans une lettre datée du 30 juillet 1855, ce dernier lui demande des conseils pour se procurer un rossignol[18]. La conclusion de *L'Oiseau* met en scène Toussenel apportant à Michelet un rossignol… Ajoutons enfin un trait qui est important pour une certaine postérité de Toussenel : représentant d'un antisémitisme viscéral, il est l'auteur d'un ouvrage qui fut aussi célèbre en son temps, *Les Juifs rois de l'époque, histoire de la féodalité financière* (1844 selon Larousse pour la première édition) : sous le terme de « juif », Toussenel englobe très largement tous ceux qui participent aux circuits financiers et économiques qu'il dénonce, dans une perspective fouriériste, comme des parasites et des exploiteurs, c'est-à-dire que les anglais et les protestants… sont « juifs ». L'antisémitisme et l'anglophobie, qui font partie de son « analyse » socio-économique, se retrouvent dans les livres de vénerie et d'histoire naturelle[19].

10 La zoologie ou l'ornithologie « passionnelles » reprennent le principe fouriériste de la solidarité des règnes qui repose sur des analogies complexes dont l'analogie entre l'homme et l'animal n'est qu'une série. *L'Esprit des bêtes* ou *Le Monde des Oiseaux* proposent ainsi une série de correspondances entre les animaux et les types sociaux : l'animal est le miroir de l'homme ; le portrait animalier conduit à l'identification d'un type social. Ainsi, le mulet est le bourgeois nouvellement enrichi, la série des ruminants domestiques représente le travailleur opprimé par les parasites, la chatte est la courtisane, le furet, le valet corrompu de grande maison, le porc, l'avare, le cochon d'Inde figure l'Irlandais « prolifique, affamé, abruti », le lapin incarne « la pauvre industrie qui vit de l'exploitation des carrières et des mines »[20]. Le cerf est l'inventeur persécuté, l'écureuil, « le saltimbanque politique de l'école libérale », la marmotte « le pauvre montagnard qui s'engourdit dans sa misère »[21]. Le loup est un type positif, il est « l'emblème du bandit des sociétés limbiques (Civilisation, Barbarie) », « le fléau de la propriété », le flibustier, le corsaire ; sa répugnance pour le civilisé plaide en sa faveur[22]. Le rat ou l'ours, au contraire, sont particulièrement négatifs : le premier représente les prolétaires « que la faim et la haine du travail poussent à se faire la guerre et à

s'entre-dévorer », le second est « l'incarnation vivante de l'hostilité au progrès », « l'emblème des regretteurs incorrigibles du passé, des prétendants déchus qui espèrent en des révolutions impossibles »[23]. Le fait que les vignettes animalières soient orientées vers une typologie sociale décrivant le « monde à rebours » de la civilisation ne va pas sans provoquer quelques incohérences, en particulier dans *Le Monde des Oiseaux*. Le premier chapitre de présentation générale fait de l'oiseau un modèle, appartenant à un règne supérieur parce qu'il possède le chant et l'amour : il annonce « les humains en période d'Harmonie » ; il représente « l'aspiration » « vers les sphères éthérées »[24]. Or les vignettes consacrées aux oiseaux développent moins l'idéal que les tristes correspondances avec la société des hommes, que la critique sociale dont le « coucou », « l'emblème trop fidèle des fainéants qui sont incapables de tout travail et de toute industrie par eux-mêmes » laisse déjà présager l'importance dès le premier chapitre[25].

11 Les portraits animaliers dérivent donc vers une emblématique ; le terme « emblème » revient d'ailleurs à maintes reprises. Toussenel se livre à un travail de décryptage ; il propose une lecture à clés du monde animal et oriente délibérément l'histoire naturelle vers la satire. Souvent, la satire glisse dans le pamphlet, qui vient troubler la lisibilité des équivalences. Ainsi trouvera-t-on plusieurs emblèmes pour un même animal : la taupe, qui a tous les vices, sera « l'expression allégorique la plus complète de la prédominance absolue de la force brutale sur la force intellectuelle », mais elle incarne aussi plus précisément, et de manière plus restreinte, « les monopoleurs de chemin de fer et de messageries qui se mangent les uns les autres »[26]. Le renard est voleur à la tire, filou, escroc, « une foule de civilisés de bas étage », « le type du sournois et du tendeur de piège », l'« emblème du boutiquier »[27]… L'observation fait place à l'allusion et le portrait s'abîme dans l'invective.

12 Nous voudrions nous intéresser à une notice particulière, celle du cheval, pour étudier de plus près les dérives de l'emblème et les flottements idéologiques de l'analogie. Toussenel retrace dans la notice du cheval, animal immortalisé par Buffon, toute l'histoire de la civilisation. Il ouvre sa notice par une réécriture provocante de la célèbre affirmation de Bonald : « Le cheval est l'expression de la société, bien mieux que la littérature… Dites-moi le cheval d'un peuple, je vous

dirai les mœurs et les institutions de ce peuple. »[28] La notice du cheval donne en effet l'occasion d'une histoire de la civilisation, d'une critique des temps présents et d'une projection utopique. À l'origine, « personnification de l'aristocratie de sang, de la caste guerrière », « Le vrai cheval est l'emblème du véritable gentilhomme. »[29] Associé à la guerre, à la chevalerie et à la féodalité nobiliaire, il va de pair avec l'« oppression de la caste guerrière » : « Il m'en coûte de l'avouer, mais l'oppression du faible et la misère du travailleur sont en raison directe de la fortune du cheval. Toute révolution qui relève le peuple abaisse le cheval. »[30] Pourtant, pour Toussenel, il n'y a qu'un vrai cheval, l'étalon arabe, qui s'oppose au pur-sang anglais. Une dérive anglophobe le conduit à faire l'éloge de l'élégance et de la beauté guerrière du cheval arabe. Il critique l'Angleterre du XIX^{e} siècle qu'il présente comme le pays du cheval et s'insurge contre ce qu'il appelle « la féodalité mercantile »[31]. Le cheval anglais se voit alors associé à la vitesse et aux monopoles ; c'est le cheval de diligence qui a remplacé le cheval de bataille. C'est aussi le « cheval de pari », des hippodromes et des courses, qui marque la disparition du cheval de guerre aristocratique[32]. Pourtant, Toussenel note l'existence du cheval de fiacre : « Celui-là n'appelle pas la guerre de ses naseaux fumants. C'est l'emblème de l'humble travailleur que stimule incessamment l'aiguillon de la misère. »[33] Il brosse alors un parallèle entre la condition misérable de la femme et la condition du cheval à Paris[34], déplorant la décadence de la caste chevaleresque et de l'aristocratie en France : on trouve des allusions aux scandales qui secouèrent la Chambre des Pairs en 1847 (l'affaire du duc de Praslin, meurtrier de sa femme, ou le procès pour concussion de Teste et Cubières) :

> Chevaux et gentilshommes, avertis par la voix vengeresse des révolutions, apprenez que les *devoirs* des individus sont en raison directe de leurs *facultés*, que plus *on peut* pour le bonheur de ses frères en Dieu, plus on *doit* ; que l'oisiveté et le parasitisme sont de véritables délits de vol chez tous autres que l'idiot et le paralytique… et tâchez de conformer désormais vos actes à ces principes.
> Car le culte de la grâce et de la forme n'est pas anéanti pour jamais, parce que l'épicier règne et gouverne en France. Que le cheval se rassure, l'épicier ne règnera pas toujours ; l'épicier passera comme ont passé le safran et la muscade… et avec l'Harmonie reviendront

> les concours de beauté, de vigueur et d'adresse, et les cavalcades armoriées aux écussons des séries, et les tournois sans fin [...]. [35]

Ainsi Toussenel récupère-t-il le cheval noble dans l'Harmonie.

13 Le cheval évolue en même temps que l'Histoire ; ses différences reflètent autant de conditions sociales et historiques qui peuvent être antagonistes ; si le cheval est l'expression de la société, l'animal est un miroir qu'on promène le long d'un chemin… Reste l'association majeure avec la noblesse, et donc aussi avec la lutte élégante et chevaleresque : on passe du côté de l'utopie, fondée ici sur un imaginaire littéraire, le roman de chevalerie. La description animalière se trouve prise dans un discours (au sens rhétorique du terme, adressé au noble et au cheval) qui est politique (contre la Monarchie de Juillet et plus généralement le bourgeois), pamphlétaire (contre l'anglomanie ou le gouvernement de l'épicier) et *in fine* utopique (il propose un projet de société sous forme d'une vision). Mais alors, l'animal n'est-il plus qu'un prétexte ? Une pure allégorie, dans un texte à clés ?

14 C'est que le rapport de Toussenel aux animaux est non seulement anthropomorphique mais anthropocentré. L'homme est un « type supérieur » et, posée dans l'Avertissement de *L'Esprit des bêtes*, la « loi de mouvement de l'animalité » implique une échelle des êtres qui progresse de l'animal vers l'humain [36]. Plus un animal ressemble à l'homme et plus il est élevé dans le rang des espèces. La capacité d'un animal à être domestiqué révèle une place élevée dans l'échelle de l'animalité. Suivant la pensée fouriériste, la domestication est envisagée en termes d'alliance, de ralliement qui renvoient à l'ancien mythe de l'ère paradisiaque où l'homme vivait en paix avec les bêtes. L'animal aspire d'ailleurs à être domestiqué et reconnaît, en bon disciple de Fourier, la supériorité de la femme sur l'homme :

> J'ai dit [...] que l'ambition secrète de tous les animaux était de se rallier à l'homme, de l'aimer et de le servir ; et que la puissance de l'affection de chaque bête pour son souverain légitime pouvait même servir à mesurer son intelligence et à indiquer le degré que cette bête occupait dans l'échelle de l'animalité. Cette vérité est bien autrement saisissante quand elle s'applique à l'affection des bêtes pour la femme, souveraine légitime de l'homme. [37]

Si *Le Monde des Oiseaux* adopte un classement des espèces en fonction de la forme des ailes et des pieds, *L'Esprit des bêtes* distingue deux catégories : les « espèces ralliées à l'homme », « les bêtes d'utilité », elles-mêmes composées des auxiliaires (le chien, l'éléphant, le cheval, le dromadaire…) et des domestiques (la chèvre, la brebis, la poule…), puis les « bêtes insoumises », qui se décomposent en deux classes : d'un côté les « bêtes d'agrément », « celles que l'homme chasse et mange et qui servent à ses plaisirs en mode composé » [38] (le sanglier, le cerf, les cétacés… jusqu'au loup – ce sont en fait les bêtes que l'on peut chasser) ; de l'autre, les « Nuisibles », les « bêtes à détruire » (le rat, le hamster, la taupe, le hérisson, l'ours…) ;

15 Toussenel, qui par ailleurs aura des pages dans *Le Monde des Oiseaux* contre l'extinction de certaines espèces [39], prône en effet l'extermination pure et simple de certains mammifères, sans considération pour la chaîne alimentaire et les processus de régulation naturelle de la vie (le mangeur à son tour mangé, ainsi en va-t-il pour l'équilibre des espèces), comme on en trouve pourtant l'idée à la même époque chez Michelet ou chez Hugo dans *Les Travailleurs de la mer*. Toussenel soutient la légitimité de l'extermination de certaines espèces au nom de la survie et en fait même l'une des conditions du progrès [40]. On notera aussi qu'il ne conçoit pas vraiment d'état sauvage, puisque les animaux selon lui doivent être domestiqués ou mangés, l'unique critère étant celui de l'utilité pour l'homme [41].

16 Sur la question de l'anthropocentrisme, Toussenel rejoint, quoi qu'il en dise, l'histoire naturelle de Buffon, qui accorde une grande place à l'élevage, donnant même des conseils pour la domestication. On connaît le célèbre *incipit* de la description du cheval, « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite » [42]. On peut rappeler qu'elle est précédée d'une réflexion sur « les animaux domestiques » : « c'est par la supériorité de nature que l'homme règne et commande ; il pense, et dès lors il est maître des êtres qui ne pensent point. » L'homme a créé la société, qui s'oppose à la nature :

> à la faveur des arts et de la société, l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'univers […], il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les espèces voraces et nuisibles, il a opposé les animaux aux animaux, et, subjuguant les uns par adresse, domptant les autres par la force, ou les écartant par le nombre et les attaquant tous par

> des moyens raisonnés, il est parvenu à se mettre en sûreté et à établir un empire. [43]

Ce n'est sans doute pas un hasard si Toussenel partage les préférences de Buffon en faveur du cheval et du chien. Pour Buffon, l'animal le plus proche de l'homme n'est surtout pas le singe, ce qui porterait une interrogation troublante sur la ligne de partage entre humanité et animalité, mais le chien, c'est-à-dire l'animal domestique qui ne ressemble pas à l'homme… Les places respectives du chien et du chat forment le seul point d'opposition que Toussenel se reconnaisse avec Fourier, « l'homme de génie, […] le grand analogiste à qui [il] ne conna[ît] que deux faiblesses, son estime pour les chats et son mépris pour les chiens » [44]. Chez Buffon enfin, l'homme reste la mesure de toute chose ; sa supériorité de nature est fondée, dans une tradition qu'Elisabeth de Fontenay propose de nommer « chirologocentriste », sur la supériorité de la langue et de la main [45]. Cette supériorité de la main se retrouve dans la classification ornithologique de Toussenel, qui répartit les oiseaux selon que les facultés de préhension de leurs pattes se rapprochent plus ou moins de la main : « *La main, organe perfectionné d'une intelligence supérieure, est le signe qui distingue le plus ostensiblement l'homme de l'animal.* » [46]

17 L'homme, centre, est le roi de la création. Les rapports entre l'homme et l'animal correspondent à un modèle politisé qui serait celui d'une monarchie élective, fondée sur une supériorité de nature et un traité d'alliance : l'homme est le « monarque » des animaux [47], qui contractent avec lui une alliance. Cette reviviscence de la féodalité se retrouve en miroir dans les modèles utopiques que le monde animal propose à l'homme chez Toussenel. Elle s'incarne en particulier dans l'oiseau, semblable au « preux chevalier » et au « joyeux ménestrel », qui renvoie à un monde chevaleresque idéalisé, à l'amour galant et courtois [48]. La société modèle de l'oiseau est organisée autour de la femelle, qui est à la fois, par son nid, le travailleur et l'artiste. Elle réalise l'idéal du travail et de l'épanouissement de l'individu dans une société sans État. La femelle, comme la femme dans le fouriérisme, impose une sorte de féodalité courtoise dans les modèles sociaux, régis comme des rapports de suzeraine à vassal. Toussenel dégage ce qu'il appelle « la *Formule du Gerfaut* », qui « donne le secret des destinées heureuses et la loi du mouvement universel : *Le bonheur des*

individus et le rang des espèces sont en raison directe de l'autorité féminine… et inverse de la masculine. »[49] En effet,

> chez l'oiseau, comme dans toute société politique bien organisée, comme dans la ruche et dans la fourmilière, c'est la galanterie qui distribue les rangs. Nous admirons l'oiseau pour la pureté de ses mœurs, pour la sagesse de sa législation, qui a investi de la direction suprême du mouvement social la femelle, l'être producteur et travailleur par essence.[50]

En réalité, la forme même revendiquée par Toussenel de l'« emblème », on pourrait aussi dire le « blason », semble elle-même appartenir à cette configuration utopique qui reprend certaines valeurs chevaleresques.

Michelet face à Toussenel

18 Si Michelet se montre particulièrement élogieux avec Toussenel dans l'introduction de *L'Oiseau* et s'il le place, à ses côtés, avec les « observateurs » de la nature, il émet cependant deux réserves, plus centrales qu'il n'y paraît. D'abord, Michelet prend position contre le principe de « l'analogie humaine », c'est-à-dire contre la ressemblance systématique de l'animal et de l'homme : son livre à lui, « autant que possible, ne cherch[e] que l'oiseau dans l'oiseau »[51]. Michelet se dit peu sensible au « système » et aux « rapprochements cherchés », qui « parfois feraient penser aux trop spirituels animaux de Granville »[52]. Il semble regretter ainsi ce qui pourrait rapprocher l'histoire naturelle de la satire. La « formule » par laquelle il résume son ouvrage en fin de volume (au début des « Éclaircissements ») reprendra la même idée : « Ce livre a considéré l'oiseau *en lui-même*, et peu par rapport à l'homme. »[53]

19 L'introduction développe un second point de divergence ; Michelet prend position contre la chasse et en appelle à la pitié envers les animaux. La pitié est d'ailleurs la valeur centrale qui doit fonder le rapport de l'homme à l'animal :

> Une autre différence entre ce livre et celui de Toussenel, c'est que tout *harmonien* qu'il est et disciple du pacifique Fourier, il n'en est pas moins un chasseur. La vocation militaire du Lorrain

> éclate partout.
> Ce livre-ci, au contraire, est un livre de paix, écrit précisément en haine de la chasse. [54]

Ce passage pourrait bien constituer la réponse à un passage précis du *Monde des Oiseaux*, dans la description du rouge-gorge. Le rouge-gorge, qui semble être l'oiseau préféré de Toussenel, incarne pour lui le peuple français insurgé et révolutionnaire qui a fait la Révolution [55] ; Toussenel s'oppose à Michelet et à son *Histoire de la révolution française* en réclamant la palme de l'héroïsme pour le Lorrain :

> Michelet est un admirable historien que je porte dans mon cœur [...]. Je pense néanmoins qu'il a eu tort d'écrire « *que le peuple normand était le peuple héroïque de l'Europe* ».
> Ce n'est pas parce que je suis originaire des rives de la Meuse, mais je crois qu'il aurait mieux fait de décerner la palme de l'héroïsme au Lorrain qu'au Normand. [56]

Toute l'anglophobie de Toussenel se retrouve bien évidemment dans ce refus du Normand… Quoiqu'il en soit, son oiseau préféré figure le peuple dans son esprit de bataille ; Michelet lui préfère le rossignol, l'oiseau artiste qui termine l'ouvrage sur un point d'orgue, modèle de génie fondé sur la douleur : « *Artiste* ! J'ai dit ce mot [...]. Ce n'est pas une analogie, une comparaison de choses qui se ressemblent : non, c'est la chose elle-même. » [57] On remarquera dans cette dernière citation l'insistance de Michelet à récuser le mode analogique, ce qui peut apparaître comme une pointe adressée à Toussenel. Dans *L'Oiseau*, le rossignol partage avec l'alouette le statut de créateur ; elle a le « génie lyrique », il possède le génie épique : il « a l'épopée, le drame, le combat intérieur » [58].

20 Les deux réticences de Michelet signalent en profondeur une divergence essentielle dans la conception de l'animal et de sa fonction dans le cadre d'une réflexion sur la société. Le refus de l'analogie est le refus d'opérer une réduction idéologique sur le vivant. Certes, on pourrait trouver des analogies dans l'histoire naturelle de Michelet ; par exemple, l'aigle, associé au meurtre (il s'agit de remettre en cause le symbole guerrier qu'il représente) ou l'araignée qui se trouve « dans la position de l'industriel établi, qui, par sa petite fortune, mal

garantie, attire ou tente la cupidité ou l'insulte. » Soumise aux aléas du sort, elle peut se retrouver au « chômage » et être « désormais trop épuis[ée] pour relever son industrie. »[59] Elle incarne « la pauvre ouvrière qui vit seule », associée à la misère et à « l'âpre industrialisme »[60]. Mais la plupart du temps, Michelet refuse effectivement le principe d'une lecture terme à terme, du monde animal vers la société des hommes.

21 De la divergence des perspectives, témoignent par exemple les conclusions des deux « naturalistes » quant au cas de la frégate. La frégate est un oiseau qui n'est qu'une aile – elle incarne l'idéal de l'envol – mais en contrepartie, elle n'a pas de patte, ou presque, ne peut saisir fermement sa nourriture et doit souvent la dérober à la pêche d'autrui. Toussenel finit par en donner une interprétation qui opère un décodage satirique et donc une réduction :

> La Frégate ressemble plus encore à l'Aigle qu'à l'Hirondelle.
> Elle règne en despote sur le domaine des mers où elle exige l'impôt de tous les travailleurs, ce qui ne l'empêche pas d'être dévorée par la vermine, à l'instar de l'Aigle pêcheur. Elle symbolise à ces titres divers l'aristocratie britannique, l'insatiable et orgueilleuse dominatrice des mers que ses richesses immenses n'ont pas su préserver de la lèpre du paupérisme qui la fera mourir.[61]

Michelet, lui, n'en tire pas une analogie sociale, mais une réflexion d'ordre métaphysique :

> N'envions rien. Nulle existence n'est vraiment libre ici-bas, nulle carrière n'est assez vaste [...]. La plus puissante [aile] est un asservissement. Il en faut d'autres que l'âme attend, demande et espère :
> Des ailes par-dessus la vie !
> Des ailes par-dessus la mort ![62]

Ainsi la question ontologique reste-t-elle très souvent à l'horizon du discours naturaliste de Michelet, apportant un autre éclairage que la lecture sociale et la ressemblance avec l'homme. Le vautour, qui représente l'usurier chez Toussenel, se retrouve ministre de la mort et agent épurateur chez Michelet[63], ou l'hirondelle, emblème de la charité sociale dans *Le Monde des Oiseaux* (et pour cette raison

persécutée dans le monde à rebours de la civilisation), figure chez Michelet « *l'oiseau du retour* », parce que ses migrations marquent le passage des saisons, figure du temps comme répétition et retour au foyer[64]. La réflexion sur l'hirondelle s'élargit en une poignante interrogation sur le caractère irréversible de la mort : peut-on revenir de la mort ?

22 S'agissant de représentation sociale, Michelet ne cherche pas à identifier des types sociaux. Il observe plutôt l'ordre naturel dans son organisation et y projette des interrogations plus générales, en particulier sur le travail et l'industrie. Le chapitre de *L'Oiseau* intitulé « Le travail. Le pic » commence certes dans un esprit qui serait celui de l'analogie : le pic représente « le grand travailleur », et ce d'autant plus que « le pic ne serait pas l'idéal du travailleur, s'il n'était calomnié et persécuté. »[65] Michelet engage d'ailleurs le dialogue avec Toussenel, pour qui les pics « sont les emblèmes de la bruyante corporation des ouvriers du bâtiment », gais et espiègles, « qui tiennent en main le maillet et l'équerre et fêtent la Sainte-Anne »[66] : le pic n'est pas malheureux mais il n'est pas gai non plus ; il incarne le travail obstiné ; le pic est « le héros pacifique du travail », dans un monde des oiseaux où Michelet oppose les guerriers (les rapaces) et les travailleurs. Le chapitre de Michelet dérive alors vers une réflexion sur le travail dont le pic est capable, « travail varié et compliqué », qui combine les aptitudes de différentes professions[67]. Ainsi, dans le cas du pic, les talents d'« un excellent forestier » qui « éprouve son arbre au marteau » et ceux d'un médecin précurseur qui connaît « depuis des milliers d'années » « le procédé d'auscultation »[68]. Devient-il amoureux, et le pic redouble de talent dans la construction de son nid : « De charpentier, il devient menuisier et ébéniste, de menuisier, géomètre ! » puis *in fine* « sculpteur »[69]. Le travail des animaux dans les histoires naturelles de Michelet est présenté comme un « art » – dans les deux sens du terme, à la fois comme savoir pratique et technique (l'art de l'artisan) et comme création artistique, dotée d'une dimension esthétique. Le pic amoureux, par ailleurs « ridicule » et « comique » dans son plumage et sa parade, se révèle un véritable « artiste » une fois sa belle conquise : « C'est justement la belle histoire du fameux forgeron d'Anvers, Quentin Metzys, qui aima la fille d'un peintre et qui, pour se faire aimer, devint le plus grand peintre de la Flandre au XVI^{e} siècle. »[70]

23 L'oiseau cependant reste un animal solitaire qui ne travaille que lorsqu'il construit son nid, c'est-à-dire lorsqu'il est « [inspiré] par l'amour » : les insectes, eux, « sont de véritables ouvriers qui naissent tels »[71]. L'introduction de *L'Insecte* rapproche les carriers et les fourmis qui travaillent dans la forêt de Fontainebleau : « Les uns et les autres de même génie, des hommes fourmis en dessus, des fourmis presque hommes en dessous. »[72] Plus que l'oiseau, l'insecte est celui dont la vie ressemble à la vie du « travailleur » et Michelet lui-même se dit par son « infatigable labeur » « bien plus près [des] modestes corporations de l'abeille et de la fourmi. »[73] L'insecte, « le grand destructeur et fabricateur », est d'ailleurs « l'industriel par excellence, l'actif ouvrier de la vie. »[74] C'est que l'insecte appartient à la catégorie des animaux sociaux – Michelet parle des « insectes sociables »[75] –, et avec lui, une seconde interrogation, qui n'était qu'esquissée dans *L'Oiseau* dans un chapitre intitulé « Villes des oiseaux. Essais de république »[76], devient primordiale, à savoir la question de la « cité », de l'organisation politique et sociale d'une collectivité. La troisième partie de *L'Insecte* est toute entière consacrée aux « Sociétés des insectes », dont Michelet étudie successivement plusieurs types. La société des termites, « ouvriers », est organisée autour d'une mère-idole dont la fécondité terrifiante est heureusement palliée par le fait que les termites n'ont pas d'armes de défense et constituent une proie facile pour toutes sortes de prédateurs. La société des fourmis est une république, fondée sur la sobriété et le sens de la fraternité, mais divisée en deux « corporations », les « pourvoyeuses et guerrières », et les « nourrices et gouvernantes ». La corporation des nourrices venant à faire défaut dans la race des fourmis rousses, les guerrières enlèvent les enfants des noires, qu'elles asservissent. Michelet met alors au jour ce qui peut apparaître en termes hégéliens comme la dialectique du maître et de l'esclave à l'œuvre dans le processus historique. Non seulement l'esclave est fier de travailler pour son maître, mais le maître, dégénéré, mourrait sans ses esclaves ; il est en réalité l'esclave de son esclave ; et c'est l'esclave qui, par la puissance de son esprit, peut recréer la cité :

> la classe des petites, qui fait la cité et qui fait le peuple par l'éducation, est vraiment la partie essentielle, la vie, le génie, l'âme ; celle qui seule, au besoin, pourrait constituer la patrie.[77]

La même réflexion se fait jour pour les guêpes et les abeilles, évoquées en parallèle à travers deux modèles de cités antiques, Sparte et Athènes. Dans la cité des guêpes, dévouement absolu à la cité, dont « l'amour [...], illimité, va jusqu'au crime »[78]. La cité des abeilles offre un modèle plus adouci et artiste : « Si le guêpier tenait de Sparte, la ruche est, dans le monde insecte, la véritable Athènes. Ici, tout est art. Le peuple, l'élite artiste du peuple, crée incessamment deux choses : d'une part la Cité, la patrie ; de l'autre la Mère universelle qui doit non seulement perpétuer le peuple, mais de plus être son idole, son fétiche, le Dieu vivant de la Cité. »[79] C'est en effet le besoin d'aimer une idole qui distingue l'abeille des autres insectes sociables mais Michelet récuse le rapprochement entre la ruche et la monarchie (rapprochement courant, qui est fait par exemple dans les *Scènes de la Vie privée et publique des animaux*[80], sous la Monarchie de Juillet, dirigées par Hetzel et illustrées par Granville) :

> Non seulement [la reine] ne règne pas, ne gouverne pas, ne dirige rien, mais elle est gouvernée en certaines choses, parfois mise en chartre [*sic*, graphie ancienne de charte] privée. C'est plus et moins qu'une reine. C'est un objet d'adoration publique et légale ; je dis légale et constitutionnelle, car cette adoration n'est pas tellement aveugle qu'en tels cas l'idole ne soit, comme on verra, traitée très sévèrement.[81]

Il en conclut que la ruche est un gouvernement plutôt « démocratique »,

> si l'on considère l'unanime dévouement du peuple, le travail spontané de tous. Nul ne commande. Mais, au fond, on voit bien que ce qui domine en toute chose élevée, c'est une élite intelligente, une aristocratie d'artistes.[82]

L'insecte n'incarne pas la société idéale, mais il est celui qui a la société comme idéal ; caractérisé par son instinct social et son sens de l'éducation, il incarne le dévouement absolu au bien public et représente à ce titre, pour Michelet, la foi en l'avenir. L'insecte c'est « le sens social en sa plus brûlante énergie »[83].

24 Montrer que la nature admet en son sein le travail – c'est-à-dire la transformation du milieu naturel –, l'art – la sublimation de la matière

par l'esprit –, montrer que les animaux sont capables d'organisations sociales évoluées, n'est pas réductible à un mode de lecture analogique, même si on peut souligner que la représentation sociale reste anthropomorphique (Michelet parle de « berceaux », d'« enfants »…). Michelet propose une lecture sociale et politique au sens large, de l'oiseau et de l'insecte, mais sans réduire la part d'étrangeté de l'animal qui, par des bien des aspects, ne « ressemble » pas à l'homme. Ainsi les sociétés d'insectes ont ceci d'étrange qu'elles constituent des cités de « mères », des « républiques maternelles »[84], où le masculin est réduit aux fonctions minimales ; quant à l'oiseau, il organise sa vie tout entière autour du nid et de la famille. Loin de tout « chirologocentrisme » enfin, Michelet semble fasciné par les corps-outils des animaux[85]. Le pic aura le bec pour outil ; pour construire son nid, l'oiseau utilise, au prix de la douleur, son propre corps : « L'outil […] c'est le corps de l'oiseau lui-même » et « [sa] maison », c'est « sa souffrance »[86]. Mais ce sont avant tout les insectes qui naissent « merveilleusement armés, ustensilés »[87], à tel point « qu'il serait absurde de juger sur la figure, de condamner des organes dont on ne sait pas l'usage, qui la plupart sont des outils de professions spéciales, les instruments de cent métiers »[88]. Le hanneton, parfait « mécanisme », fait de son corps un levier ; le grillon-taupe est un mineur, avec des mains qui sont « deux puissants rateaux » ; le cousin devient navigateur, utilisant son être comme une barque[89]. Les descriptions des corps-outils des insectes montrent que Michelet porte sur le travail des animaux un regard sensible à l'insolite.

25 C'est que, si Toussenel conserve un point de vue anthropocentrique, Michelet, au contraire, approche le monde animal comme une expérience de « décentrement », à bien des égards. Décentrement de l'Histoire vers la Nature, argument de l'*alibi*, mis en avant dans l'introduction de *L'Oiseau*, décentrement de Paris vers la province, Nantes (introduction de *L'Oiseau*) ou la forêt de Fontainebleau (introduction de *L'Insecte*), décentrement des travaux virils vers les études de femme, commencées par Athénaïs… L'animal reste une énigme. Ce n'est pas un hasard si, dans les « Éclaircissements » de *L'Oiseau*, Michelet défend les sciences de l'observation contre les systèmes, au nom de la différence : « L'ignorant, l'inattentif, croit tout *à peu près semblable* » ; « *vraiment rien ne se ressemble* »[90]. D'où le sens de la « *dernière note sur la vie ailée* », ultime codicille pour comprendre

le livre : « Pour apprécier des êtres si étrangers aux conditions de notre vie prosaïque, il faut un moment perdre terre et se faire un sens à part. »[91] L'introduction de *L'Insecte* accentue ce nécessaire décentrement en rappelant que l'homme n'est pas au centre des choses, ce que révèle l'usage du microscope par les entomologistes. Un peu plus loin dans le livre, Michelet relate une expérience à valeur d'apologue : observée au microscope, la patte de l'araignée est plus belle que la main de la femme, devenue « un objet immense, vague, incompréhensible à force de grossièreté »[92]. Et si l'anthropocentrisme, fondé sur la perfection de la main, se trouve ici symboliquement remis en question, la question récurrente du langage des bêtes vient définitivement bouleverser la tradition cartésienne. Car même l'insecte, « mystérieux et muet fils de la nuit » qui pourtant n'a pas de voix, possède un langage et parle par ses « énergies », ses couleurs, ses feux, ses poisons[93].

26 Comme dans l'histoire naturelle de Toussenel, un modèle politique largement utopique, non au sens où il serait chimérique mais au sens où il constitue un projet de société, apparaît dans la relation qui est mise en place entre l'homme et l'animal. Mais là où Toussenel fonde le lien politique sur une relation de suzerain(e) à vassal, Michelet l'associe à la reconnaissance d'une égalité et à la fraternité. Cette fraternité de l'homme et de l'animal apparaît dès *Le Peuple* en 1846, où Michelet réclamait un droit de cité pour l'animal. Dans les histoires naturelles, les oiseaux sont « nos compagnons de travail », « amis » de l'homme, « se mêlant à nos travaux et les égayant par leurs chants »[94] ; carriers et fourmis sont frères. Michelet n'hésite pas à donner la parole aux animaux, à la fois interlocuteurs et locuteurs dans ses histoires naturelles : le rossignol s'y exprime au discours direct ; l'insecte « parle » par la médiation de Michelet qui traduit sa parole[95].

27 Or, si « compagnons » il y a, les animaux sont « frères » du côté des petits, des humbles : l'introduction de *L'Oiseau* rappelle *Le Peuple* et l'associe à une « révolution » de l'auteur, découvrant, en parallèle, les enfants, les animaux… et le peuple : « Ainsi, toute l'Histoire naturelle m'avait apparu [*sic*] alors comme une branche de la politique. »[96] Le rapport de l'homme à l'animal redouble la question du rapport de Michelet au peuple et la question de l'animal après 1848 porte en elle, comme l'a montré Paule Petitier, une interrogation plus troublée sur

les zones d'ombre du peuple, activée en partie par l'expérience récente de la guerre civile. Le retour du refoulé apparaît d'ailleurs nettement dans la question de l'insecte, que Michelet associe à l'état de guerre : parce que sa vie est constituée en permanence de la lutte qu'il mène pour sa survie, parce que son étrange corps fait de lui un être qui naît « armé ». Dans *L'Insecte*, le monde du travail ne se situe pas très loin du monde de la guerre. L'étrangeté de la nature renvoie en partie à l'étrangeté du peuple…

28 Les histoires « naturelles et sociales » de Toussenel et de Michelet font apparaître des positions idéologiques bien distinctes : l'anthropocentrisme contre le décentrement, l'animal « vassal » contre l'animal « frère ». Elles sont soutenues par des modes d'écriture tout aussi distincts. Les correspondances voulues par l'analogie entre le monde animal et la société humaine produisent des textes majoritairement satiriques voire pamphlétaires, qui s'apparentent à la fable et à l'allégorie. Au point que l'allégorisant disparaît dans l'allégorisé et que l'animal est oublié au profit de son équivalent humain. De la pensée sociale de Toussenel, on pourrait être tenté de dire, si l'on nous passe ce que le parallèle peut avoir de surprenant, ce qu'Elisabeth de Fontenay dit de Nietzsche : « Il n'y a pas de philosophie où les bêtes soient plus présentes, il n'y a pas d'œuvre d'où les bêtes soient plus absentes. »[97] Les animaux y sont en partie instrumentalisés dans un bestiaire allégorique.

29 La logique de Michelet semble plus complexe : il y a bien en effet un transfert qui s'effectue de l'humain vers l'animal ; les défis auxquels sont confrontées les sociétés animales – le travail, la famille, la cité – reflètent des préoccupations au bout du compte humaines, trop humaines. La question du peuple ressurgit bien, en partie fantasmée, à travers la tentative spécifique de dépasser la peur qu'inspire l'insecte, affreux et armé, pour le montrer travailleur et dévoué à la cité. De ce point de vue, on peut parler de projections anthropomorphiques. Mais les correspondances terme à terme ne marchent pas et le texte met sans cesse en exergue les limites des ressemblances, donc de toute lecture allégorique. C'est pourquoi nous conclurons en reprenant les belles pages qu'Elisabeth de Fontenay consacre aux animaux de Michelet et en particulier au *Peuple*. L'âne dans *Le Peuple* ne propose pas un équivalent analogique de l'homme humilié, il en serait plutôt la « synecdoque », la partie d'un tout qui serait le peuple

des humbles (incluant les pauvres, les enfants et les animaux) : « la synecdoque n'a pas, comme la métaphore, le triste privilège de vider de leur sang [...] les êtres qu'elle retient pour les exhausser au statut de signifiant. » [98] Hommes et bêtes chez Michelet vivent en parallèle, en êtres vivants d'égale dignité, confrontés aux mêmes obsédantes questions de la vie et de la mort, de l'organisation du travail et de la cité. Et c'est pour cela au fond que les animaux de Michelet sont si troublants, à la fois si loin et si proches – « étrangement » humains.

NOTES

1 Cet article est la version remaniée d'un article conçu sous le titre « Histoire naturelle et représentation sociale après 1848 (Toussenel / Michelet) », dans le cadre du programme de recherches *L'Animal du XIX^e siècle*, dirigé par Paule Petitier en 2007, à l'Université Paris VII-Denis Diderot.

2 Voir l'ouvrage de Jean-Luc Guichet, *Rousseau, l'animal et l'homme. L'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*, Paris, Les Éditions du Cerf [coll. « La nuit surveillée »], 2006.

3 Les éditions de Toussenel que nous avons utilisées pour cet article sont la 3^e édition revue et corrigée de *L'Esprit des bêtes. Zoologie passionnelle. Mammifères de France* (Paris, E. Dentu et Librairie phalanstérienne, 1858) et la 5^e édition du *Monde des Oiseaux* (*Le Monde des Oiseaux. Ornithologie passionnelle*, 5^e éd. entièrement revue et augmentée, Paris, E. Dentu, 1884, 3 vol.). Les ajouts de Toussenel étant relativement importants pour chaque réédition, nous donnerons, le cas échéant, les versions de l'édition originale.

4 Dolf Œhler, *Le Spleen contre l'oubli. Juin 1848. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen* [1988], traduit par Guy Petitdemange, Paris, Payot [coll. « Critique de la politique »], 1996 pour la traduction française.

5 Dans l'édition originale de 1847, elle s'intitule « Discours sur l'origine des bêtes et sur l'analogie passionnelle. *De omni re scibili* et *de quibusdam aliis*. »

6 En retranchant le discours philosophique de l'histoire naturelle, Jules Renard se situe dans la tradition scolaire des anthologies de Buffon, abondantes au XIX^e siècle, qui réduisent Buffon à une succession de petites

vignettes animalières. Voir les innombrables « *Buffon de la jeunesse* » qu'on trouve dans le catalogue de la BNF.

7 Elisabeth de Fontenay montre l'écart chez Buffon entre les positions théoriques explicitement cartésiennes et sa pratique descriptive de naturaliste. C'est en ce sens qu'elle emploie l'expression d'« idéologie » cartésienne. Elisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998, p. 403.

8 Discours sur la nature des animaux, cité par Fontenay, *ibid.*, p. 407.

9 Jules Michelet, *L'Insecte*, in J. Michelet, *Œuvres complètes*, éditées par Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, t. XVII, édition critique établie par Edward Kaplan, 1986, p. 429.

10 *Ibid.*

11 Dolf Œhler, *Le Spleen contre l'oubli*, *op. cit.*

12 Alphonse Toussenel, *L'Esprit des bêtes*, *op. cit.*, p. 205. Cette allusion, absente bien sûr en 1847, apparaît dès la seconde édition, en 1853.

13 Œhler, *Le Spleen contre l'oubli*, *op. cit.*, Deuxième partie, chapitre 2, p. 195-216 ; p. 204 pour la citation.

14 Michelet, *L'Oiseau*, édition critique établie par E. Kaplan, in J. Michelet, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. XVII, p. 65. Je remercie Alison Boulanger qui m'a fait remarquer que Michelet, dans cette allusion ironique aux emblèmes de l'Empire, se rappelle peut-être un passage des *États et empires du soleil* de Cyrano de Bergerac : le protagoniste séjourne longuement dans la République des oiseaux où, à sa grande surprise, l'aigle ne règne pas (au contraire, les oiseaux élisent pour rois les plus pacifiques de leurs congénères).

15 Paule Petitier, « Une reconstruction du discours sur le peuple après 1848. *L'Insecte* et *La Mer* de Jules Michelet », in H. Millot et C. Saminadayar-Perrin, *1848, une révolution du discours*, Saint-Étienne, Les Cahiers Intempestifs, 2003, p. 228. Petitier étudie l'histoire naturelle de Michelet comme une redéfinition du peuple et du rapport au peuple après 1848.

16 Voir Sarane Alexandrian, « Le socialisme animal selon Toussenel », in *Le socialisme romantique*, Paris, Seuil, 1979, p. 226-235.

17 Michelet, *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 46.

18 Voir le t. VII de la *Correspondance générale* de Michelet, éditée par Louis Le Guillou, Paris, Librairie Honoré Champion, 1997, p. 971-972.

19 Fontenay montre l'ambiguïté idéologique des systèmes qui animalisent l'homme et naturalisent les rapports sociaux, ce qui peut entraîner des dérives racistes et hygiénistes. Dans le cas précis de Toussenel, cela est d'autant plus ambigu que son rapport à l'animal est modelé par la pratique et l'imaginaire de la chasse, donc de la reconnaissance implicite d'un droit de tuer. Fontenay, « Logogriphes de plumes, de fourrures et d'écailles », *Épokhè*, n° 6 consacré à *L'animal politique*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 1996, p. 117-136.

20 Toussenel, *L'Esprit des bêtes*, *op. cit.*, p. 242, p. 243.

21 *Ibid.*, p. 329, p. 334.

22 *Ibid.*, p. 408-409.

23 *Ibid.*, p. 455, p. 512, p. 513.

24 Toussenel, *Le Monde des Oiseaux*, *op. cit.*, t. I, p. 2, p. 4.

25 *Ibid.*, t. I, p. 18.

26 *L'Esprit des bêtes*, *op. cit.*, p. 469, p. 473.

27 *Ibid.*, p. 492-510.

28 *Ibid.*, p. 183.

29 *Ibid.*

30 *Ibid.*, p. 183, p. 188.

31 *Ibid.*, p. 193.

32 *Ibid.*, p. 194.

33 *Ibid.*, p. 195.

34 *Ibid.*, p. 196.

35 *Ibid.*, p. 197-198. L'italique est dans le texte.

36 L'Argument, de deux pages, est hors pagination.

37 *Le Monde des Oiseaux*, t. I, *op. cit.*, p. 20.

38 *L'Esprit des bêtes*, *op. cit.*, p. 246.

39 *Le Monde des Oiseaux*, t. I, *op. cit.*, p. 118-119.

40 *L'Esprit des bêtes*, *op. cit.*, p. 451-452. Ceri Crossley montre bien toute l'ambivalence de Toussenel, « adversaire de la guerre », mais partisan de la chasse et laissant percer dans son texte un « désir de violence », qui admet l'extermination de certaines espèces. Ceri Crossley, « Alphonse Toussenel :

la bataille contre l'animal », in *La Bataille, l'armée, la gloire. 1745-1871*, Actes du colloque de Clermont-Ferrand, dirigés par Paul Viallaneix et Jean Ehrard, Faculté des Lettres et Sciences humaines de Clermont-Ferrand II, 1985, p. 401-408.

41 Lors de la discussion qui a suivi la présentation de cette communication durant la journée d'études du 30 novembre 2007, à l'Université Paris-VII, Eric Baratay et Claude Blanckaert ont fait remarquer que le critère de l'utilité de l'animal pour l'homme est largement dominant au XIX[e] siècle.

42 Buffon, *Œuvres complètes*, Paris, Verdière et Ladrange libraires, 1824, t. XVI, *Mammifères*, t. I, p. 179.

43 *Ibid.*, p. 174, p. 177-178.

44 *L'Esprit des bêtes*, *op. cit.*, p. 185.

45 Fontenay, *Le Silence des bêtes*, *op. cit.*, p. 404.

46 *Le Monde des Oiseaux*, *op. cit.*, t. I, p. 152. L'italique est dans le texte.

47 *L'Esprit des bêtes*, *op. cit.*, p. 22.

48 *Le Monde des Oiseaux*, *op. cit.*, t. I, p. 9.

49 *Ibid.*, t. I, p. 39.

50 *Ibid.*, p. 38. Sur la place de la femme dans la pensée utopique de Toussenel, voir Ceri Crossley, « Toussenel et la femme », *Cahiers Charles Fourier*, n° 1, décembre 1990, p. 51-65 ; article en ligne https://www.charlesfourier.fr/spip.php?article7 [consulté le 22 février 2025].

51 *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 47.

52 *Ibid.*, p. 60.

53 *Ibid.*, p. 169. L'italique est dans le texte.

54 *Ibid.*, p. 47.

55 En raison, semble-t-il, de son poitrail rouge.

56 *Le Monde des oiseaux*, *op. cit.*, t. II, p. 357. Dans l'édition originale (Paris, Librairie phalanstérienne, 1853-1855), la citation se trouve t. II, p. 209. C'est ce passage ambigu que Michelet pourrait avoir mal compris car Toussenel n'est pas lorrain mais angevin, né en Maine-et-Loire.

57 *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 156. L'italique est dans le texte.

58 *Ibid.*, p. 157. Chez Toussenel, le rossignol représente l'élégie ; il chante pour conquérir sa maîtresse mais aussi pour qu'on l'écoute car c'est un

cabotin à ses heures…

59 *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 105 ; *L'Insecte*, *op. cit.*, p. 376-377.

60 *Ibid.*, p. 378, p. 382.

61 *Le Monde des Oiseaux*, *op. cit.*, t. I, p. 207. La citation paraît être un ajout par rapport à l'édition originale, qui présentait la frégate et le labbe comme une variante de « l'écumeur de mer » sans aller jusqu'à l'identification avec l'Angleterre (t. I, p. 257).

62 *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 86.

63 *Ibid.*, p. 99.

64 *Ibid.*, p. 119. L'italique est dans le texte.

65 *Ibid.*, p. 131.

66 *Le Monde des Oiseaux*, *op. cit.*, t. III, p. 35 (variante de l'édition de 1853-1855 : « sont les emblèmes de la bruyante corporation des travailleurs du bois »). Toussenel voit dans le pic un emblème du corporatisme dans ce qu'il peut avoir de négatif. Si le pic incarne en effet le prolétaire qui doit travailler du matin au soir « sous peine de mourir de faim » (p. 36), il est une dupe car son travail profite à un autre. Toussenel le rapproche de l'âne, pour sa résignation passive et son caractère poltron (p. 40). Michelet au contraire tient à dégager le pic de tout corporatisme : le pic est chez lui « un ouvrier solitaire et à son compte » (*L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 132).

67 *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 133.

68 *Ibid.*

69 *Ibid.*, p. 134.

70 *Ibid.*

71 *Ibid.*, p. 144.

72 *L'Insecte*, *op. cit.*, p. 298.

73 *Ibid.*

74 *Ibid.*, p. 286.

75 *Ibid.*, p. 425.

76 « […] l'oiseau n'est pas, comme l'insecte, un animal industriel. C'est le poète de la nature, le plus indépendant des êtres, d'une vie sublime, aventureuse, au total, très peu protégée. » *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 145.

77 *L'Insecte*, *op. cit.*, p. 403.

78 *Ibid.*, p. 415.

79 *Ibid.*, p. 425.

80 Dans le « Voyage d'un moineau de Paris à la recherche du meilleur gouvernement », publié en juin 1841 : un moineau parisien y explore successivement trois pays, le gouvernement des fourmis, la monarchie des abeilles et la république des loups. Pour une étude en particulier des abeilles dans la fable politique, voir Françoise Sylvos, « Utopie et supercherie littéraire : le *Voyage d'un moineau de Paris à la recherche du meilleur gouvernement* », in Amina Ben Damir (dir.), *La Modernité de George Sand*, Tunis, Cahiers du C.E.R.E.S [Série Littérature n° 9], 2007, p. 135-160.

81 *L'Insecte*, *op. cit.*, p. 425.

82 *Ibid.*

83 *Ibid.*, p. 292-293.

84 *Ibid.*, p. 338.

85 Paule Petitier en avait fait la démonstration à propos des mollusques et des crustacés dans *La Mer* lors d'un séminaire de DEA sur le travail au XIX^{e} siècle, tenu à l'Université Paris-VII en 1991-1992.

86 *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 131, p. 141.

87 *Ibid.*, p. 144.

88 *L'Insecte*, *op. cit.*, p. 286. Michelet transcrit au discours indirect les propos de l'insecte lui-même.

89 *Ibid.*, p. 330.

90 *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 182-183.

91 *Ibid.*, p. 184.

92 *L'Insecte*, *op. cit.*, p. 343.

93 *Ibid.*, p. 286, p. 348.

94 *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 109, p. 124.

95 *Ibid.*, p. 116 ; *L'Insecte*, *op. cit.*, p. 286.

96 *L'Oiseau*, *op. cit.*, p. 62.

97 Fontenay, *Le Silence des bêtes*, *op. cit.*, p. 599.

98 *Ibid.*, p. 612.

RÉSUMÉS

Français

Depuis leur domaine premier, deux historiens, Toussenel et Michelet, se sont aventurés dans le domaine voisin de l'histoire naturelle, en publiant tous deux des ouvrages synthétiques sur l'existence des animaux. Ce faisant, ils ont abordé le rapport de l'animal au travail, à la reproduction, à son propre corps et plus encore à son corps social. Ainsi la réflexion sur l'animal ne cesse de croiser les interrogations politiques de ces deux républicains échaudés par l'échec de 1848. Mais le propos de l'article est également de montrer leurs profondes divergences : Toussenel instrumentalise l'animal sur le plan pragmatique comme sur le plan conceptuel de l'analogie ; chez Michelet, en revanche, l'analogie découle d'une fondamentale fraternité entre les êtres confrontés aux mêmes questions vitales.

English

Stepping out of their main field, two historians, Toussenel and Michelet, ventured into the neighbouring field of natural history, and both published several comprehensive works on animal life. In the process, they pondered the relationship of animals to work, to reproduction, to their own bodies and to society as a whole. Thus considerations on animal life constantly reflect the political quandaries of these two Republicans, especially in the light of the failed revolution of 1848. However, the paper also wishes to stress the differences between these two writers : for Toussenel, the animal is a tool, both in the real world and in the conceptual one of analogy. Michelet, by contrast, uses analogy to suggest a fundamental brotherhood of beings who face similar existential questions.

INDEX

Mots-clés

Toussenel, Michelet, histoire naturelle, analogie, animalité, humanité, sociétés animales, peuple

Keywords

Toussenel, Michelet, natural history, analogy, animal kind, humankind, animal societies, people

AUTEUR

Myriam Roman
Université de Lille, Alithila